

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures
du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sisto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 00	6 00
Un an	10 00	12 00

Les abonnements payent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

Situation grave.

Nous l'admission hier: des résolutions s'impo-
sent. Le Gouvernement est tenu d'agir, sans
précipitation mais aussi sans retard, sans vio-
lences inutiles mais aussi sans faiblesse.

C'est pas en vain que tout un peuple
s'est prononcé contre une poignée d'ambition-
nistes qui persistent à conjurer sa porte, et contre
une majorité législative qui, née dans la fraude
semble résolue à finir dans le crime.

Salus populi, suprema lex est. Au des-
sus des intérêts égoïstes de coalitions misé-
rables, au-dessus de tout, est le droit du peuple
à se gouverner lui-même, et le devoir pour
l'Exécutif d'empêcher, à tout prix, les troubles,
les désordres, les massacres peut-être, que la
prolongation d'une situation exécrable ne
pourrait manquer de susciter.

Toute hésitation serait funeste.
Entre le pays qui parle haut et clair pour
signifier son congé à une collectivité funeste,
et cette même collectivité acharnée à tout ris-
quer, pour conserver la part de ses fraudes
et de ses usurpations, le fruit à prendre ne
se prête à aucune équivoque.

Ils ne veulent pas se soumettre, ils ne ven-
tent pas se démettre, qu'on les chasse! Le salut
du peuple doit passer avant tout.

Tant qu'on pût espérer que ces hommes
comprendraient que quand le maître ordonne,
il n'y a qu'à obéir, on pouvait prêcher la
patience et exhorter à la conciliation.

Après l'échec des négociations entamées
avec les groupes mignonnistes et tajeistes, pour
lesquels la manifestation la plus catégorique
des volontés populaires resta vaine, il n'y
a plus qu'à agir.

Le peuple a prononcé la déchéance des
audacieux qui usurpaient sa représentation; le
P. E. manquera à tous ses devoirs s'il ne
rendait effective cette déchéance.

La dissolution immédiate des Chambres et la
constitution d'un gouvernement provisoire
s'imposent.

Pas d'arbitraires, pas de débilite, pas
de moyens termes.

Au nom des grands intérêts, dont si modes-
tiquement nous nous sommes occupés à ex-
primer les sentiments et sauvegarder les intérêts,
nous demandons qu'on en finisse avec une
situation qui met en péril la fortune et la vie
des habitants du pays, et qui condamne à de
perpétuelles trames tous ceux qui ne sau-
raient assister avec indifférence aux angois-
ses des citoyens honnêtes et aux anxiétés des
travailleurs de toute origine.

Dissolution des Chambres. Constitution
d'un gouvernement provisoire qui prépare
pour un délai rapproché de loyaux et libres
élections, tel est le vœu, tel doit être le cri
de ralliement général à cette heure décisive.

Et nul sacrifice ne doit paraître trop grand
pour en assurer le triomphe.

Gambetta et l'alliance Russe

Quelles sont les origines de l'alliance rus-
se? M. Hansen, conseiller honoraire au mi-
nistère des affaires étrangères, vient de nous
renseigner à ce sujet, dans une brochure in-
titulée «Alliance Russe». L'auteur rappelle
d'abord, en détail, les différentes phases par
lesquelles a passé l'idée d'un pacte entre la
France et la Russie, avant de devenir, comme
aujourd'hui, un fait accompli. Ce fut Gam-
betta qui, pendant son ministère, en prépa-
ra d'abord le terrain par ses relations
avec de hautes personnalités russes. Il semble
même nous souvenir que bien avant son grand
ministère, peu après 1875, alors que l'inter-
vention d'Alexandre II retint le bras de Bismarck
prêt à s'abattre sur notre malheureux pays,
les journaux annonçaient un voyage secret du
grand leader des gauches en Russie, voyage
qui ne fut que faiblement démenti.

Quoi qu'il en soit, le projet ne fut un grand
pas que sous le ministère de M. Flourens. Cer-
lui-ci ayant, à la grande satisfaction du Tsar
Alexandre III, repoussé certaines demandes
faites à la France par la Bulgarie contre les
intérêts russes dans les Balkans, profita de l'oc-
casion pour tenter des ouvertures qui ne

furent ni repoussées, ni accueillies. C'était
déjà un grand point. Puis l'affaire suivit, elle
ne fut jamais perdue de vue par notre diplo-
matie et devint, en quelque sorte, la «Credo»,
l'acte de foi, de notre ministère des affaires
étrangères. M. Grévy qui était absolument
opposé à toute idée de guerre — il n'avait pas
tout à fait tort, ce rusé paysan du Jura — con-
trairement d'abord les premiers projets de con-
vention militaire par lesquels on voulait éta-
blir les futures ententes. M. Grévy espérait un
«modus vivendi qui mènerait au désarme-
ment général, tout en permettant à la France
et à la Russie de se soutenir réciproquement.
On arriva ainsi à la manifestation de Cron-
stadt, où les vrais pourparlers commencèrent
pour aboutir à ce voyage que M. Félix Faure
vint d'accomplir.

A propos de ces origines, le «Gambetta» pu-
blié une intéressante conversation de M. Jo-
seph Reinach qui montre avec quel soin Gam-
betta s'appliquait à préparer l'alliance fran-
co-russe.

Déjà, dit notre confrère en 1880, au lende-
main de l'assassinat d'Alexandre II, Gambetta
avait, comme président de la Chambre,
prononcé un discours très sympathique à la
Russie et avait fait lever la séance en signe de
deuil, ce qui lui avait valu, d'ailleurs, la co-
lère de la presse intransigeante.

En janvier 1882, Léon Renault, au retour
d'un voyage en Russie, vint déjeuner chez
Gambetta, alors ministre des affaires étrangères.
C'était à la veille du couronnement d'Alexan-
dre III.

Léon Renault était d'avis que le gouverne-
ment de la République envoyait un ambassa-
deur de marque au couronnement du tsar.
Il en donna les raisons à Gambetta.

«— J'y ai pensé, dit Gambetta.

«— Et ton choix est fait?

«— Oui.

«— Qui envoie-tu?

«— Le duc d'Aumale.

«— Tu n'y songes pas! Que diront les radi-
caux?

«— Je m'en moque.

«— Et si le duc d'Aumale refuse?

«— Il ne refusera pas.

«— Mais enfin si il refuse?

«— Je lui en ferai donner l'ordre par le
ministre de la guerre.

«— J'ai assisté au dialogue. Le ministre de
la guerre était le général Camponon.

«— Quelques jours après, Gambetta était
renversé du pouvoir. Six mois après, nous
perdions l'Egypte, malgré les efforts de Gam-
betta pour décider le gouvernement à main-
tenir le condominium franco-anglais.

«— Gambetta se tourna aussitôt du côté de
la Russie.

«— Au mois de septembre, il vit Skobeleff.

«— Les entretiens de Gambetta et de Skobe-
leff sont l'origine, la première origine des
conventions militaires actuelles entre la France
et la Russie.

«— Moins de quatre mois après, au mois de
décembre Skobeleff mourait. Gambetta le sui-
rait de quelques jours. Et Chanzy suivait
Gambetta.

«— Mais le principe de l'alliance franco-
russe était arrêté.

Et M. Reinach conclut:

«— Telle fut la politique russe de Gambetta
la politique d'un opportuniste.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LE CANON SILENCIEUX

On parle beaucoup, en ce moment, d'une
invention tellement surprenante qu'elle pour-
rait passer pour un canard facétieux, produit
de l'imagination fantaisiste d'un journaliste
gai. Mais des journaux techniques ont discuté
la découverte, des interviews ont été publiées
et non démenties, de telle sorte qu'il faut bien
aujourd'hui se rendre à l'évidence et croire
qu'il y a réellement quelque chose de sérieux
dans les résultats invraisemblables annoncés.

L'inventeur est M. le colonel en retraite G.
Humbert et l'appareil dont il propose l'adop-
tion serait destiné à rendre les armes à feu

invisibles et silencieuses, au moment où le
coup part. Déjà la poudre sans fumée consor-
ce au champ de bataille toute sa clarté et ne
laisse que très imparfaitement deviner l'em-
placement exact d'une batterie. M. G. Hum-
bert aurait réussi à supprimer l'éclair du
coup et le bruit de la détonation. En même
temps, le recul serait presque tout à fait
annulé. Le seul énoncé de ces trois impor-
tants résultats fait comprendre la révolution
qu'ils amèneraient dans la tactique des ar-
mées modernes.

Ce perfectionnement apporté aux armes à
feu de toutes espèces et de tous calibres, re-
volvers, fusils ou canons des plus fortes di-
mensions consiste en une petite pièce que
l'on visse, comme un écrou, au bout de l'ar-
me qu'on veut rendre aphonie et invisible.
Nous allons essayer d'expliquer comment elle
est constituée.

Figurez-vous une petite chambre, d'un dia-
mètre un peu plus grand que l'âme du canon
fermée de toutes parts, sauf une ouverture
pour le passage de l'obus, et des petits ca-
naux pour la sortie des gaz produits par la
combustion de la poudre. Ces dernières issues
sont disposées de telle sorte que les gaz sont
ramenés en arrière du côté de la culasse.

Vous vous étonnez, n'est-ce pas? que les
gaz qui chassent le projectile ne sortent pas
par le même orifice que lui. C'est qu'il y a
dans l'intérieur de la petite chambre un volet
que son poids laisse généralement ouvert,
mais qui, en se relevant, peut hermétique-
ment boucher l'orifice de sortie de l'obus.

Quand le coup part, aussitôt que l'obus a
passé les gaz s'introduisent dans une cavité
ménagée sous le volet, le relèvent brusque-
ment et le maintiennent appliqué contre l'ou-
verture par la force même de leur expansion.
Emprisonnés dans l'âme de la pièce, les gaz
n'ont plus pour s'échapper que les petits ca-
naux dont nous avons parlé.

Quelles sont les conséquences de cette dis-
position? La bouche à feu étant fermée aus-
sitôt que l'obus en est sorti, l'éclair allumé par
les gaz embrasés est à peu près supprimé. Les
gaz s'écoulent plus lentement par les petits
canaux, la rentrée de l'air est moins rapide
et, comme c'est sa brusque rentrée qui pro-
duit le son, le bruit du coup est à peu près
éteint.

Ce petit engin d'une extrême simplicité,
produit donc de merveilleux résultats d'empê-
cher à la fois la lumière et la détonation d'un
coup de canon.

C'est pas tout. Le gaz, en appuyant sur
le volet pour le fermer, exerce sur le canon
une action, contraire à celle qu'exerce la
culasse. La réaction du coup engendre le re-
cul, l'emprisonnement des gaz combat ce
recul.

M. le colonel G. Humbert donne des
chiffres précis, obtenus à la suite de ses expé-
riences sur un canon de 100 millimètres, de
1881. Au moment, dit-il, où le projectile
quitte la tranchée de la bouche, la pièce n'a en-
core reculé que de 0 03 centimètres, mais
elle est animée d'une vitesse de recul de 5
mètres qui, après la sortie du projectile, con-
tinuera d'augmenter jusqu'à 7 mètres 50.

Avec le petit appareil que nous avons dé-
crit et que M. Humbert appelle un bloc, la vi-
tesse de recul n'augmente pas et la pression
exercée d'arrière en avant par les gaz est su-
fisante pour la réduire de 5 mètres à 1 ou 2
tout au plus.

Le but que poursuit en ce moment l'inven-
teur est la suppression complète du recul. Il
espère arriver à l'annuler, comme le bruit et
la lumière, mais, au nom de la défense natio-
nale, il tient ses études secrètes et nous ne
pouvons que l'en féliciter.

S'il faut même dire toute notre pensée, il
nous semble qu'il aurait mieux valu ne parler
de l'invention en elle-même que lorsqu'elle
aurait été définitivement adoptée. L'indiscré-
tion, qui ne vient pas de nous, est regrettable
en pareille matière. Certes, si le bloc du co-
lonel G. Humbert était accepté par le mi-
nistère de la guerre, tout le monde le connaît-
rait, car tout le monde est soldat. Mais nous au-
rions, sur les autres pays, l'avantage d'une
avance considérable dans la fabrication.

Surplus, les objections se présentent en
foule contre l'efficacité d'un engin dont on
promet tant de merveilles. Les gaz brûlant à

siècles, s'est de proche en proche étendu à
toute une région...
«— Voilà, mon oncle, qui s'appelle parler.
«— Marchons, mon enfant, marchons. Il ne
faudrait pas que M. Fuzien-Grimoldas me fit
oublier mon ami, Mgr. Augustin Pannetier,
évêque nommé de Miraval.

IX

LE CHATAIGNIER DE FONJOURE

L'Aire-Raymond, Saint-Sauveur, le Jougla,
Bataillon ont des chataigniers d'une belle ve-
nue, puissants du tronc, robustes des bran-
ches; mais, dans cette partie de notre terre
côrolo, rien ne se peut comparer aux ar-
bres de Fonjoure. Ce sont des masses énor-
mes, rugueuses, écailleuses, crevassées, d'où
surgissent des milliers de bras musculeux, se
terminant par des doigts crochus, des doigts
allongés, embellies de feuilles, chargés de
fruits. La bonne Nourrice jette aux hommes
leur pâture pas les mains toujours pleines de
ces grâmes.

En gémissant par un raidillon étroit, tor-
tueux, mon oncle loquait de l'œil la si pri-
mitive chataigneraie de Fonjoure, cherchant
l'endroit où il s'arrêterait, qu'il choisissait pour
«composer» sa lettre.
Il lui fallait un trou que les rayons du so-
leil, assez vifs, ne chaufferaient pas trop ar-
demment, et pourtant abrité pour qu'il bi-
se, toujours active, toujours fraîche sur les
hauteurs, ne vint pas lui conper les idées en
fruit. Comment, en effet, pousserait-il jus-
qu'au bout ses félicitations à Mgr Augustin

l'intérieur, au lieu d'activer leur combustion
en dehors, n'embrasseraient-ils pas la pièce
plus qu'apparavant? Le mouvement du petit
volet ne sera-t-il pas gêné par cette crasse?
Les conduits de sortie n'en seront-ils pas
obstrués, au point de causer des explosions?
Le pas de vis résistera-t-il au choc? La prati-
que seule répondra d'une façon sérieuse à ces
questions.

M. G. Humbert vient de faire des expé-
riences à Saint-Denis, sur le polygone de la mai-
son Hotchkiss, avec un canon de 87 millimè-
tres. Les résultats ont été si surprenants,
parait-il, que le comité d'artillerie a décidé
de les recommencer avec des pièces de cam-
pagne de 90 et de 80 millimètres. Il convient
d'attendre le résultat de ces expériences offi-
cielles avant de se prononcer.

Avouez, cependant, que la civilisation est
une étrange chose. Les barbares poussaient des
cris effrayants et s'affaiblissaient de couleurs vo-
yantes pour terrifier leurs ennemis. Nous
inventons, nous, des engins muets et invi-
sibles pour jeter par terre les armées et les
villes.

Le canon sans bruit et sans lumière, c'est
le comble de l'hypocrisie.

Félix Laurent.

Comment on bavardait à Paris

le mois dernier

Mme des Inpases, Suzanne d'Hélécour,
Jeanne Vanlerie, Pierre de Morfels, Jacques
d'Hélécour et Mme Baringhel.

Tout ce monde prend le thé et grignote des
sandwichs au caviar et quelques akoskis ser-
vis sur un guéridon tout en glaces; il est en-
viron quatre heures, on cause théâtre et Vie
de Bohème.

— Tout ce que vous voudrez, mais la soirée
de chez Mme Vanlerie, Mimi chez la promise
de Rodolphe, la grise chez la grande dame
ça me dépasse. — Erreur grave, madame,
c'est le théâtre de l'Ambigu qui est dans l'œuf.
C'est l'acte, le seul des cinq, un document
précieux pour les mœurs du temps, mais, ma-
parole! c'en est presque une estampe. — Com-
me vous dites vrai, cette scène de l'albâtre et
le groupe de Marcel et de Rodolphe autour de
Mimette l'ont vu; je me croyais, moi, à Nohant;
c'est toute la jeunesse de George Sand que cet
air, et Nancy n'est pas une débauchée.

— Vous n'avez pas aimé Nancy Martel
moi, je la trouve la femme du rôle; cette
distinction... — Vous distiez — Cette dis-
tinction... de province, cette prétention
et cette condescendance, ce coup de jolies
gaines humaines et ce grand air un peu
nécessaire, mais on n'est pas plus pré-
fète de Compiègne... sous l'empire, plus
cliché de femme comme il faut, comme elles
l'étaient toutes alors, obsédées du profit de
l'impératrice; j'ai connu, moi, une madame
Fodor, la madame Fodor de la Polaca, la cé-
lèbre danse polonoise en vogue en 1830...
— Morfels, vous n'avez payé notre tête. — Pas
plus que les sociétés les ne paient celle du
public, vous connaissez les dessous de la re-
prise. — Non. — Mounet-Sully voulait jouer
Rodolphe. — Ce vieil Étiel — Je n'invente rien;
ils avaient vu une reprise de ça, à je ne sais
quel théâtre, l'autre hiver à l'Odéon, et Mounet
s'était dit: «Je serai ce jeune homme, je
serai ce Rodolphe à la longue chevelure et
au verbe de flamme», mais il a dû y renon-
cer, dès la première répétition, les bons petits
camarades l'ont trop félicité sur son regain de
jeunesse. Il a vu clair dans le complot. —
Domage, nous aurions eu de bonnes minu-
tes. — Ça ne vous suffit donc pas de voir l'é-
rudy en Théodore Massiac, Beer avec la tête de
Casal... oui, Casal-Verlaine, et le masque de
beaucoup de compromis, par l'oncle Million. Ah! ils
vont bien à la Comédie-Française, ils se sont
payés les têtes de toute la littérature. — Sans
compter que Mimi rappelle Sœurine à en trou-
bler la duchesse d'Uzès. — Ah! vous avez re-
marqué, vous aussi, que Mlle Lecout...
— Il y a beau temps que je l'ai remarqué; déjà
à l'Ambigu, dans le mélodrame. — Moi, je
n'ai pas trouvé qu'au Gymnase. — Oui, ça
avait disparu dans l'Abel Hernani, mais ça a
repris dans le Mürger; d'ailleurs, charmante.

— C'est une manie qu'ils ont dans la Maison;
d'jà, dans l'Enfer, Proudhon avait campé et
silhouetté un Charcot père. — Et dire que, dans
tous ces fanatismes il n'y a qu'une jolie tête.

— Celle d'Albert Lambert fils, naturellement
mais comment donc, et quel ténor non,
quel talent! — Oh! tu peux dire ténor: c'est
de l'opéra comique, on chante tout le temps.

Mme Baringhel, jusqu'alors en aparté avec
Jean des Vanleries. — Opéra comique, bêche,
morlez, les costumes en sont exquis.

De Morfels. — Parbleu.

Mme des Inpases. — Moi, je suis de l'avis
de Mme Baringhel; ça correspond tout à fait
à la folie que nous arons du bibelot: c'est une
charmante reconstitution.

D'Hélécour. — Ah! si vous parlez bibelot, c'est
toute autre chose; vous seriez-vous remis
aux lampes Carcel?

Mme Baringhel, à Jean des Vanleries. —
Un peu de ce pain noir au saumon du Norvé-
ge c'est très léger, je vous assure. (A Mme
des Inpases.) Défendons-nous, chère amie,
d'Hélécour devient insupportable avec ses pré-
tentions, monsieur impose maintenant ses
idées, il pontifie... vous damez le pion à Gas-
ton Deschamps.

D'Hélécour. — Vous d'abord, chère amie, vous
n'avez pas voté au chapitre. Quand on a été
soi-même en plein Marais en l'an 1897, pour
faire la pigo à l'hôtel Carnavalet et désespérer
ses amis de la plaine Moneau, on ne jure pas
une pièce, parce que reconstitution.

Mme Baringhel. — Vous me reprochez mon
hôtel, maintenant, et c'est vous-même qui me
les avez conseillés, et ce quartier, et cet hôtel
d'Hélécour. — Il fallait bien vous occuper cet
été; vous ne savez pas faire.

Mme Baringhel. — Je ne savais que faire?

D'Hélécour. — Parfaitement, vous ne teniez
pas en place, parce que la pluie et des lettres
navrantes de toutes les villes d'eaux.

Tous les matins, vous étiez chez moi; alors,
je vous ai cherché un dérivatif. Cet hôtel était
à vendre, je vous l'ai indiqué; et puis, il
fallait bien vous sortir de vos amusements
de chez Mapple et de votre sauce anglaise; elle
commençait à tourner, la sauce; les bijoux,
les mobiliers laqués blanc et les étoffes vertes;
on commençait à grincer des dents, chez vous,
et j'ai eu pitié de vos connaissances.

Mme Baringhel, consternée. — C'est une
indignité.

D'Hélécour. — En doutez-vous? Mais cela ne va-
lait-il pas mieux que d'aller à Plombières,
d'autant plus que vous m'y emmeniez; j'ai es-
quissé le trou du Capucin, et vous êtes logée
comme une vraie paresse, puisque c'est tou-
jours Londres qui vous obsède... Très malin,
ces bons Anglais, ils nous ont placé tous leurs
meubles à compartiments et leurs sièges
raides et incommodes; mais ils n'achètent
plus, que du bon dix-septième et dix-huitième
siècle français; ils ont dévalisé Trianon et
Versailles; on ne trouve plus en France
sur la place de Paris, mais, en revanche, tous
les Cressents sont à Londres. Or, chère amie,
je vous en ai trouvé quelques-uns; de quoi
vous plaignez-vous?

Suzanne d'Hélécour. — Oui, chère amie,
de quoi te plains-tu? D'Hélécour a raison pour
une fois.

D'Hélécour. — Merci.

(La fin à demain.)

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que l'on m'emette,
Avant de clouer mon cercueil
Un peu de rouge à la pommette,
Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,
Comme le soir de son aveu,
Rester éternellement rose
Avec du khôl sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapiez-moi dans les plus blancs
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée;
Je la portais quand je lui plais.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne l'ai plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle,
Sans cousin de l'armes brodé.
Sur mon oreiller de dentelle
De ma chevelure inondé.

Cet oreiller, dans les nuits folles,
A vu dormir nos fronts unis,
Et sous le drap noir des gondoles
Compté nos baisers infinis.

Entre mes mains de ciro pâle
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Parlo papa à Rome bénit.

Je l'égèrerai dans la couche
D'où nul encore ne s'est levé;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque Pater et chaque Ave.

Théo.

LE BOCK AFFRANCHI

Le Parisien, jusqu'ici, laissait très faci-
lement reconnaître son origine et sa qualité,
en province, dans les cafés; non point grâce à
l'arrogance d'esprit qu'il se suppose, non pas
même grâce à son chic, mais par sa simple
habitude d'abandonner les dix centimes obli-
gatoires au garçon qui, dans la petite ville où
ce genre insoufflé de largesse semble, d'ailleurs
parfaitement ridicule, lui apporte une coupe
de quatre sous. Cette supériorité, cette
une de dernières qui restait au Parisien pro-
fessionnel, menaçait de le quitter et la question
du pourboire entra dans la voie heureuse de la
suppression. Mais, ce qui paraissait très remar-
quable, c'est que cette initiative, se déclara
précisément chez ceux à qui l'abus «profi-
tait».

Les garçons limonadiers, — ô limonade et
demi-tasse d'un temps où l'on ne servait pas
de quinquina à l'usage des neurasthénies am-
bulantes! — ne veulent plus voir terrassés, com-
me les mendicants du boulevard, pour une
aumône; ils entendent être traités par salaire
fixe, des deniers du patron, en travailleurs,
et non pas à la fantaisie des gosses, selon
leur grimace ou leur air de leur main à
été plus ou moins lourde. Et c'est très bien,
ma foi, ce que vous faites là, Alfred.

Certes, il y a quelque satisfaction à la pen-
sée seule d'échapper à cette dime; autant je
comprends le Monsieur qui, n'eût-il dépensé
que trois francs cinquante à son déjeuner,
donne un franc de pourboire au garçon qui
aura veillé à ce qu'il ait une assiette chaude
et murmuré: «Je ne consens pas la lan-
guette, aujourd'hui», autant est inadmis-
sible, cet impôt sur le passager, persécuté
déjà de mille manières, qu'on empêche
empoisé, bousculé, comble de faux mo-
naie et de journaux. Mais en dehors des
avantages immédiats que présentent les re-
vélations de ces employés au plaisir ou à
l'abrutissement de Paris, il faut savoir dis-
tinguer en elles ce qu'elles contiennent de
plus hautement honorable, et l'on peut dire
d'original, — car on n'est pas habitué à voir
refuser de l'argent pour cause de dignité.

NOS ÉCHOS

Politiques.

Avls.
Dans l'intérêt d'un service régulier, nous
prions nos abonnés de la campagne dont l'abon-
nement trimestriel finit au 30 octobre pro-
chain, de nous en envoyer sans retard le mon-
tant.

La Patrie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE SECOURS MUTUELS

卷之四

050
RIDAS
Z
GOS

reputa-
RIE
Paños
Gaz

co.
R

video
D
 los
 tón.
 ravi-
 uora
R!
 sfors

e
 alca
 eniente
 ablor.
 cigarrera
 carlont
 AL CA
 aterideo.

LA REPUBLICANA

Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondonau 364 A 368, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"

Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)

Sinistres payés depuis son établissement 202,000,000 de francs

CAPITAL ET GARANTIES 100,000,000 DE FRANCS

Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay

A. de SAAVEDRA

169-CERRITO-169

MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTERITIS, REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Fábrica por este medio para estas enfermedades. — Dosis: 1 ó 2 cucharadas de la solución de esta solución.
PARIS: J. DALLOZ, 13, Boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y QUINQUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 384 Y 383

MONTEVIDEO

Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria

Almidon
MACK
de doble Fuerza

Con esta nueva preparación se glancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustro y tesura extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Unico Fabricante-Inventor H. Mack, U. S. A.

Unicos Depósitos para el Rio de la Plata:
STAUDT y C. Montevideo — Buenos Aires — Rosario
Alicia — Genoa — Manchester — Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
IXORA
de
ED. PINAUD
PERFUMISTA

JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE

TRUO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros

On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.

Ciudadela, 118, 150, 152 et 151

BAÑOS DEL TEMPLO

DE AUGUSTO GEBELIN

30 - CALLE CANELONES - 30

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	PRECIO		USO	PRECIO
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 3.20	Baño sulfureo, con ropa . . .	\$ 0.40	\$ 6.00
" " sin ropa.	" 0.20	" 2.40	" " sin ropa.	" 0.30	" 5.50
" de almidon, con ropa.	" 0.40	" 1.20	" de ducha escocesa, con	" 0.40	" 3.40
" " sin ropa.	" 0.30	" 3.00	" " sin ropa.	" 0.30	" 3.00
" de afrocho, con ropa.	" 0.10	" 4.20	" de ducha fría y lluvia,	" 0.30	" 3.00
" " sin ropa.	" 0.05	" 3.50	" " con ropa.	" 0.30	" 3.50
" alcalino, con ropa.	" 0.40	" 4.50	" " sin ropa.	" 0.20	" 2.50
" " sin ropa.	" 0.30	" 3.50	" medicinal	Condición	

GRAN FÁBRICA A VAPOR DE CALZADOS

— DE —

Máximo Seré, Hermano y Ca.

Esta casa, especial en surtidos de campaña previene á su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente

161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

TESORO DE LA BOCA

ELIXIR DENTIFRICE

Odontalgique

ED. PINAUD

PERFUMISTA-QUÍMICO

37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37.

PARIS

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL

EN SIX VOLUMES

La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra**DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS** que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.

L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.

Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.

Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.

MODE DE PUBLICATION

Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:

40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.

50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.

Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.

N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.

Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:

Administration du «Courrier Franco-Oriental», 40 Maclé,
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,

50 piastres or, en volumes reliés

Payable par semestre en cinq versements égaux.

Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de

que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.

L'ouvrage devra me parvenir franco par (séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés) au fur et à mesure de l'apparition.

(Payer les modes d'envoi non choisis)

Nom et Qualité (bien lisible)

Adresse

A le SIGNATURE

J. DURANDEAU
ARTÍCULOS FRANCESES

MUEBLES, TAPIERIA

Especialidad en muebles de fantasía para
salon, Bronce y objetos de arte
Montevideo. URUGUAY. 22 y 21.

Grand Vignoble du Parc Giot

PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897

A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES

Una botellita de 200 litros sin casco	\$ 21.00	sea el litro ó kilo	\$ 0.12
Media " 100 " "	" 12.50	" " "	" 0.12 1/2 ml
Cuarto " 50 " "	" 6.50	" " "	" 0.13
Diminutas " 15 " "	" 2.10	" " "	" 0.11
Vinagre de vino.			0.20
Grapa.			0.00

Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.

Los cascos se pagarán \$ 2.00 por botellita; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;

\$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.

Un carruaje al-hoe sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo

POR ORDENES: GRANJA GIOT, N.º 2031, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.

AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA

Se puede visitar la Bodega y probar los vinos

Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un casco, en una sola

caja, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Oejas, de la Nariz, de la Laringe, de las
Vías urinarias, Ginecología, Úlceras, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
DROGISTERIA: Paris, 17, Place Cadet. — Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET - BRANCA

Especialidad de Branca Hermanos de Milano

Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso

Medallas de oro y diploma de honor á las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, París 1875, Sydney 1878, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1884, Amberes 1885, muchas otras recompensas.

ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor á la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1892. Medallas de oro á la Exposición de Barcelona 1888 y París 1889. Medalla de oro á la Exposición Italo-Americana de Génova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.

Unicos concesionarios para la América del Sud desde 1875.

NÚMEROS HONORIFICENCIAS

CARLOS F. HOFER Y C.ª GÉNOVA

El FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, el nerviosismo, el insomnio, el mal del mar, el licor vermífugo, anti-cólico, anti-febril segun que se comprueba por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las nocivas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empuja á presentarse, y pida legítimo.

Fernet - Branca

Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:

METZEN-VINCENTI Y C.ª -- Montevideo

debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores á dicha concesión.

Feuilleton du "Courrier Franco-Oriental"
(174) Du 30 Novembre 1897

MEMOIRES DE M. GORON

Ancien chef de la police de sûreté

III.—Haute et basse pègre

CHAPITRE VIII

LE PERROQUET DE TOTOR ET L'OE DE GATINE

Nous apprimes que D... était réclamé par un parquet de province pour une série de méfaits; quant à Gâtine, il avait plusieurs condamnations, dont une à dix années de réclusion, qu'il se trouvait dans l'obligation de purger. Ce fut à Cherbourg, je crois, qu'on dut le renvoyer. Je le revis avant son départ du Dépôt.

—Et bien, lui dis-je l'oe a fait des petits. Comment avez-vous eu le toupet de vous payer ainsi ma tête à Angers?

—Que voulez-vous, monsieur Goron, me dit-il, on fait ça qu'on peut et on espère. Tous jours que ça pourra prendre. D'ailleurs, vous n'avez rien contre moi à Angers et c'est bien par hasard que vous m'avez arrêté! Ah! vous êtes un veinard!

Le gaillard avait raison; la veine, le hasard, je suis encore cette fois obligé d'avouer que ce sont pour un policier les deux plus précieux auxiliaires.

Gâtine, D... et beaucoup d'autres n'étaient point les complices habituels de Victor Chevalier et de la bande de Catusse; tous trois s'étaient connus à Bordeaux et, se devinant voleurs, s'étaient associés pour venir opérer à Angers.

La bande Catusse, c'était pour cela qu'elle était si curieuse à étudier. N'était pas, à proprement parler, la classique bande de brigands avec un chef et des lieutenants qui se partagent la direction des soldats; c'était la franc-maçonnerie même qui unit la pègre haute et basse.

Il y a là un des phénomènes les plus curieux, et un phénomène bien ancien, car il est signalé dans les plus vieilles histoires de police connues.

Tous les filous, tous les voleurs, dans toutes les agglomérations, trouvent des camarades qui les aident et des receleurs qui les débarrassent du produit de leur vol.

Le procès de la bande Catusse, à ce point de vue, est un de ceux où l'organisation de la pègre moderne apparaît de la façon la plus saisissante.

Les magistrats français y dénoncèrent de la façon la plus nette et la plus précise les agences internationales pour la vente des titres volés dont le siège est à Londres.

C'est, en effet, une des questions de police les plus intéressantes et une de celles dont je me suis le plus occupé, cette impunité assurée à Londres aux receleurs des objets volés ailleurs qu'en Angleterre.

CHAPITRE IX

LES BANQUIERS DES VOLEURS

Je me souviens que, dans un des nombreux rapports que j'ai été appelé à faire sur le ro-

«Depuis quelques années, le nombre de vols de titres de rentes au porteur—actions et obligations de toute nature—a subi une progression inquiétante.

«Cette augmentation de vols de valeurs est due en grande partie à la facilité avec laquelle les malfaiteurs peuvent écouler en Angleterre le produit de leurs méfaits. En France, toute personne qui achète des actions ou obligations est tenue d'en justifier la provenance; mais il n'en est point ainsi en Angleterre, où l'axiome «possession vaut titre» est de règle en matière de valeurs de cette nature.

«Cet état de choses permet à des agences véreuses londonniennes et même à des sollicitors de tenir boutique ouverte de recels publics et d'acheter impunément toutes les valeurs volées en France pour les revendre ensuite à leurs légitimes propriétaires.

«Télas comme la plupart, ce rapport-là est resté lettre morte et je ne sache pas que des négociations aient été entamées avec le gouvernement anglais, pour réforme, sur ce point si intéressant, les lois de l'extradition.

D'après la loi anglaise, le sujet anglais

peut commettre impunément tous les vols qu'il veut en France s'il est assez adroit pour se réfugier à temps dans son pays; là, il est inviolable, et c'est lui qui ferait arrêter le policier qui aurait le toupet de franchir le seuil de sa porte; 2° il est impossible d'arrêter un individu parce qu'il recèle des objets ou des valeurs volés en France; à cet égard, la loi est formelle et c'est elle seule du reste qu'il faut rendre responsable.

J'ai toujours, je tiens à le proclamer, trouvé le concours le plus loyal chez les fonctionnaires de la police et chez les magistrats anglais.

Tous m'aidaient le plus qu'ils pouvaient dans les recherches que je faisais à Londres; mais ils ne pouvaient aller que jusqu'au point où la loi leur permettait, et la loi favorisait singulièrement le développement des agences fouches dont je parlais tout à l'heure. Par les bulletins des oppositions, ces intermédiaires étranges apprennent les noms et les adresses des personnes volées. Quelques jours à peine après avoir été dévalisés, on reçoit de Londres une lettre à peu près ainsi conçue:

«Monsieur, j'ai appris que vous aviez cons-

taté la disparition d'un certain nombre de valeurs; je me tiens à votre disposition pour vous mettre en possession de ces titres, moyennant une commission de trente pour cent.

«Post-Scriptum.—Inutile de mettre la police dans vos affaires, sans quoi je serai obligé, à mon grand regret, de renoncer à l'opération.

Parfois même la lettre est signée d'un sol-disant sollicitor.

La personne volée va trouver la police française, montre le lettre et le chef de la Sûreté n'a d'autre conseil à lui donner que de l'engager, si elle veut rentrer en possession de ses titres, à répondre au sollicitor et à prendre avec lui rendez-vous à Londres.

Là, au bout de quelques jours de démarches, contre le paiement de commissions de 30 à 35 pour cent, on rentre toujours en possession des valeurs volées.

Seulement, si le volé ignorant des lois anglaises dès qu'il arrive à Londres, s'en va New Scotland Yard trouver le chef des investigations criminelles, le soir même il reçoit son hôtel la lettre suivante:

(A suivre.)